

TICKET JACKSONIEN

Enfin le ticket Jacksonien est formé et qui plus est — fait de la possibilité de quel que la population commençait à douter — il est complet.

Seulement, après une aussi longue attente, nous pouvions espérer mieux que cela. Il y aura plus d'un désappointement, même parmi les fidèles de la section. En cherchant bien, on trouve dans le nombre d'assez bons choix, mais il y en a d'autres qui laissent bien à désirer. Comme le dit le chanoine :

Ce n'était pas la peine assurément de changer de... ticket.

Nous n'apercevons dans cette liste aucune personnalité si importante qu'elle attire l'attention et qu'elle produise dans le corps électoral la moindre hésitation, provoquer le moindre changement dans le ticket démocrate qui est déjà connu et acclamé.

En parcourant cette série de noms, il devient évident que l'on n'est évertué, à grand-peine, à former un second ticket, pour le plaisir de former un second ticket. C'est un pastiche, une imitation, plus terne que l'original, comme toutes les imitations; voilà tout.

Il fallait s'y attendre, du reste. Les démocrates avaient choisi le drapeau du panier; il fallait bien que les Jacksoniens se contentassent de prendre ce qui restait. C'est ce qu'ils ont fait.

Alors, c'est une affaire manquée, un coup raté. Il est possible qu'ils prennent leur revanche plus tard; pour le moment, les voilà battus. Ils en conviendront bientôt; mais il eût mieux valu qu'ils s'aperçussent plus tôt de la faute qu'ils commettaient et qui devait les perdre.

Les démocrates peuvent se rassurer : La victoire est à eux.

MGR CHAPPELLE

Nommé Délégué Apostolique aux Philippines.

Nous avons reçu, hier, dans la soirée, une nouvelle bien intéressante et bien inattendue. Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, vient d'être nommé par Sa Sainteté le Pape Léon XIII, Délégué Apostolique aux îles Philippines. On sait que Mgr Chapelle est déjà Délégué apostolique du St Siège à Cuba et à Porto Rico. Ce nouveau choix prouve en quelle haute estime on tient notre éminent prélat au Vatican. C'est le Pape qui, spontanément, de son propre mouvement, a jeté les yeux sur lui.

La nouvelle lui est arrivée hier, par l'intermédiaire de son éminent le Cardinal Rampolla.

Il est évident que les précieux services qu'il a rendus à l'Église ont vivement frappé Léon XIII et son entourage. De là, le nouveau poste qui lui est confié et va doubler ses travaux, ainsi que sa responsabilité.

Mais Mgr Chapelle est doué d'une grande activité et d'une rapidité de conception véritablement rare. Il mènera de front sans peine tous ces travaux. Il n'a pas encore eu le temps de régler ses mouvements; mais il y réussira bien vite, avec la grâce de Dieu, et il pourra administrer, tout à la fois, son diocèse de la Nouvelle-Orléans ainsi que les affaires, si compliquées qu'elles soient, de Cuba, de Porto Rico et des Philippines.

Notre archevêque doit être fier de posséder à sa tête un prélat d'une si grande valeur.

L'Exposition de 1900

Il eût été puéril de prendre au sérieux les télégrammes qui ont annoncé qu'à la nouvelle du jugement de Rennes un grand nombre d'industriels et d'artistes étrangers avaient décidé de refuser leur concours à l'Exposition de 1900, et que le monde entier, si on n'y prenait garde, pourrait bien boycotter la France l'an prochain.

Le bruit, en effet, en a couru et là, dit le «Figaro», et nous avons reçu nous-mêmes des Etats-Unis, d'Allemagne, d'Autriche, de Hongrie, d'Angleterre des dépêches où nous était signalée cette menace d'une propagande organisée contre l'Exposition.

En Hongrie, notamment, quelques journaux s'agitent, publient des notes d'allure officieuse où les exposants sont exhortés à ne point s'aventurer l'an prochain dans un pays aussi peu sûr que la France. Une dépêche de Budapest, adressée au «Petit Bleu», annonce même que le chapitre de la cathédrale de Gran, qui devait envoyer à Paris une partie de son trésor, a renoncé à ce projet.

La réponse ne s'est point fait attendre, et nous l'enregistrons avec plaisir. Elle est adressée au «Petit Bleu» par un de nos plus sympathiques confrères hongrois, M. S. Boros, chargé des relations du commissariat de Hongrie avec la presse, et qui écrit :

La Hongrie se présentera pour la première fois, en 1900, à une Exposition française comme Etat indépendant, et vous pouvez être assuré qu'elle le fera dans de bonnes conditions dignes d'elle.

Nous n'avons plus M. de Tizza. C'est heureusement M. de Saell qui est président du Conseil des ministres en Hongrie; il est lui-même un des plus grands experts, et, comme commissaire général, nous avons M. Béla de Lukacs, qui a toujours fait prévaloir ses sentiments pour la France.

Il ne faut pas prêter l'oreille à tous les racontars qui sont mis en circulation. Le prince-primat de la Hongrie (Esterházy) ne pense guère à retirer son offre pour exposer les antiquités de sa cathédrale.

Les démonstrations sérieuses témoignent toujours de vifs sentiments pour la France, qui est toujours la grande nation et qui a fait la grande Révolution.

L'avis exprimé d'une façon si judicieuse et si aimable par M. Boros sera certainement celui de tous ses compatriotes, et des exposants de tous pays dont la visite est annoncée pour l'an prochain.

Tous ont fait d'importantes sacrifices en vue de participer à l'œuvre de 1900, et comptent bien y figurer brillamment. En quoi l'événement de l'autre jour pourrait les détourner d'un projet dont la réalisation comporte autant d'avantages (au moins) pour eux que pour les Français.

On ne boude pas, longtemps, dit un vieux proverbe, contre son ventre. Les étrangers prendront trop de plaisir à visiter la France dans huit mois, et y auront trop d'intérêt, pour qu'il faille s'attendre à les voir garder rancune, d'ici là, d'un arrêt de justice qui n'a pas froissé que des consciences étrangères.

Car les étrangers s'apercevront vite, en y réfléchissant un peu, que ce n'est pas le jugement de la France qui est en cause, mais le jugement de Dieu, et ce n'est pas ici qu'on les blâmera de s'être indignés; c'est rendu au nom du peuple français, le peuple français n'est, en réalité, pour rien dans cette affaire.

Car les étrangers s'apercevront vite, en y réfléchissant un peu, que ce n'est pas le jugement de la France qui est en cause, mais le jugement de Dieu, et ce n'est pas ici qu'on les blâmera de s'être indignés; c'est rendu au nom du peuple français, le peuple français n'est, en réalité, pour rien dans cette affaire.

LA FIN DU MONDE.

Ne voulant écrire ni sur l'affaire Dreyfus ni sur le fort Chabrol, j'ai été on ne peut plus embarrassé pour trouver un sujet de chronique.

J'entends un sujet de chronique offrant un intérêt assez général pour que la lecture en soit possible à une majorité de lecteurs.

Ah! «l'Affaire»! Quel type de sujet... général, si j'ose dire! Mais le verdict est rendu et il paraît que c'est l'apaisement. Moi, je veux bien. Mais, franchement, quand on lit certains journaux on trouve que leur attitude est à l'apaisement ce qu'un ataque de folie furieuse est à un sommeil de nouveau-né.

L'affaire Chabrol, ça n'est pas mal non plus comme sujet de chronique. Ces douze assésés qui tiennent tête au gouvernement de la seconde puissance militaire du monde et qui semblent être attachés à l'idée de liberté... avec des sautes, c'est une sorte de roman feuilleton qui intéresse tout le monde, car en tout homme il y a un pipolet qui sommeille.

Mais tout cela, sujets politiques. Sujets brûlants qu'il faut traiter avec des plumes fortes comme des lances, et ce n'est point mon affaire.

Hé bien, je l'ai tout de même trouvé, mon sujet, et je vous le donne, comme l'on dit, qu'il offre un intérêt général.

Il ne s'agit ni plus ni moins que de la fin du monde.

Il paraît qu'un savant nous a promis la fin imminente du monde. C'est pour novembre ou décembre, je ne me souviens pas au juste. D'ailleurs, qu'importe un mois de plus ou de moins au bout de la formidable durée de notre vieillesse!

L'annonce de la fin si proche du monde est ce que l'on peut caractériser par un événement sensationnel, et je trouve que les journaux ont le grand tort de ne pas insister suffisamment sur ce fait-divers, le modèle du genre.

La fin du monde, ça vaut un article de tête.

Attendrons nous pour nous embraser que quelques cataclysmes nous ait, malgré nous, jetés dans les bras les uns des autres, à plusieurs kilomètres au-dessus du niveau des conseils de guerre!

Le fait est précis jusqu'à la brutalité; un événement, à qui je laisse, bien entendu, la responsabilité de son information, a prédit pour novembre ou décembre la rencontre d'une comète terrible!

L'Agence Havas, elle, aurait annoncé cela sous toutes réserves. Ce savant, lui, affirme!

Nous allons donc passer à portée d'une comète et les comètes, à ce qu'il paraît, se nourrissent d'astres.

Bien que nous ne puissions nous à fait nous identifier avec ces vieilles marches astronomiques, du moins pouvons nous approximativement comprendre leur goût, nous qui avons si souvent trouvé à croquer les petites étoiles du firmament théâtral!

Mais ce n'est point l'heure de discuter sur l'estomac des comètes, l'estomac n'étant pas ce qui doit nous occuper et nous préoccupent le plus dans l'anatomie de ces personnalités sidérales.

A l'exemple des crocodiles, ce que les comètes ont de plus dangereux, c'est leur queue. Je ne sais si cet appendice est chez elles épineux, à la façon de celui des singes, mais il apparaît qu'il est fort «entreprenant» si j'en juge par la manière dont il balaye les mondes.

Vous allez me dire, je sais bien, que ce n'est pas la première fois que l'on annonce la fin du monde et que cet événement, solennellement prédit pour l'an mille — c'est ce qui ne nous rejoint pas — cause alors un certain trouble dans les affaires publiques et particulières. Mais enfin! il faudra bien que ça vienne! Il se peut fort bien en définitive, que la comète de l'an mille, seulement affleurée, ait raté comme une mauvaise cartou-

che, comme une amorce humide. Il se peut parfaitement qu'elle n'ait été à la terre que ce que la balle que vous savez a été aux appophyses épineuses de Me Labri. Qui nous dit que la terre n'a pas, comme Me Labri, été quatre jours à se remettre avant de pouvoir gesticuler de nouveau autour du soleil en trois cent soixante-cinq jours!

Et, de même que l'exemple de l'aminé avorté ne dit point nous inciter à offrir comme cible chez Gastinne-Renette les muscles de nos reins, de même ne faut-il pas prendre pour une règle immuable la rencontre avortée de l'an mil.

Il y a toujours un moment où deux trains se rencontrent pour la première fois. C'est là une vérité dont ne sauraient trop pénétrer les voyageurs de ce wagon à la fois pour fumeurs, pour dames seules et pour bestiaux, que l'on nomme la terre. Avec cette différence, toutefois, que nous sommes voyageurs malgré nous, et que, arriverions-nous à fermer le disque splendide du soleil couchant, nous n'éviterions point la catastrophe finale, si elle est dans l'ordre mystérieux des choses!

Notre vieille planète n'aurait-elle vraiment plus que deux mois à tourner? Ah! si l'on savait! Si l'on savait mourir si vite, comme on se hâterait de s'assurer la vie... pour en jouir! Comme on se dépêcherait d'emprunter de grosses sommes à formidables intérêts... pour les placer en voyage! Et quelle fête! C'est pour le coup que la fin prochaine justifierait les moyens... d'existence!

Oh! et être le ministre final! Le ministre à poigne qui ne saurait qu'avec la terre! Et dont les petits gamin de Mars ou de Neptune tiraient sur un air connu:

La terre vient en cinq sec...
C'est la fin à l'œil...
C'est la fin à l'œil...
C'est la fin à l'œil...

Oh! voir tout cela et bien d'autres choses encore et cramponné à quelque épave, voir surtout la bande des aboyeurs cosmopolites s'en aller, avides de lumière, s'en aller la chercher dans le soleil, la tête la première!

MIGUEL ZAMACOIS.

La Mission Fourreau-Lamy.

La nouvelle du massacre de la mission Fourreau-Lamy n'a heureusement pas été confirmée jusqu'ici. Au ministère des colonies, à Paris, on a fait observer que la source d'où provient la dépêche qui a si péniblement impressionné l'opinion publique, était plus que sujette à caution. D'ailleurs, on a reçu depuis plusieurs dépêches de la côte occidentale de l'Afrique au pavillon de Flore, et il n'était fait aucune allusion à la mission Fourreau-Lamy. D'autre part, le ministre des affaires étrangères aurait pu, lui aussi, être avisé par la voie de Tripoli de la catastrophe; or, pas plus qu'au quai d'Orsay au pavillon de Flore, on n'en a reçu confirmation.

Tout fait donc présumer qu'il s'agit ici d'une fausse nouvelle, semblable à celle répandue par les journaux anglais, il y a quelques mois. Cependant lorsqu'il s'agit de choses d'Afrique, il faut savoir attendre à tout. En somme, il y a longtemps qu'on est sans dépêche de la mission Fourreau-Lamy et un des courriers qui lui ont été adressés d'Algérie a été massacré en route. Il est vrai qu'on ne saurait comparer un individu isolé à une troupe qui compte près de deux cents hommes.

Ajoutons que, contrairement à ce qui avait été affirmé par plusieurs journaux, s'il est vrai qu'ordre ait été donné d'évacuer la mission Fourreau-Lamy du rémilitaire et mystérieux drame du Soudan, jamais il n'a été ques-

tion de la lancer à la poursuite de la mission Voulet Chanoine.

Trente-huit millions au fond de la mer.

On fait, paraît-il, en ce moment, près de l'île de Terschelling, au nord de la Hollande, des sondages et des expériences sous-marines de sauvetage à l'emplacement où a sombré, il y a juste cent ans, un navire de guerre français, lequel, tout chargé d'or et d'argent, aurait coulé à pic sur un rocher, dans ce parage.

Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'on cherche à reconquérir les trente-huit millions que portait le bateau en question, car telle est la somme dont faisait mention le livre de bord — retrouvé depuis — du capitaine. Des 1800, des marins français procédaient à des recherches qui permirent de ramener à la surface une caisse de fer contenant près d'un million et demi d'or et d'argent en lingots. En 1856 et en 1860, une entreprise particulière retirait encore de l'épave sous-marine un million 125,000 francs environ.

Le navire dont il s'agit a coulé par soixante dix mètres de fond, aussi les plongeurs ont-ils quelque peine à travailler dans ces conditions. On emploie en ce moment la dynamite, pour faire sauter les caisses de fer, mais réussira-t-on jamais à retrouver les dix mille kilos d'or que la mer a engloutis depuis tant d'années!

AMUSEMENTS.

CHEBEC THEATRE.

«La Demoiselle du Téléphone» n'est pas une comédie nouvelle. Cependant, la salle était comble, avant-hier et hier soir, et la bienheureuse pancarte : «standing room only» brillait à la porte du contrôle, avant le lever du rideau; c'est que la pièce est pleine de scènes intéressantes et amusantes; c'est que surtout ses interprètes étaient nouveaux et devenaient une véritable attraction pour les amateurs qui l'avaient déjà vu interpréter par des artistes d'une véritable valeur. La nouvelle distribution des rôles est très heureuse et les acteurs actuels ne font pas regretter les anciens. C'est le plus grand éloge que nous puissions faire de chacun d'eux, car, l'an dernier, «La Demoiselle du Téléphone» était déjà très remarquablement interprétée.

Un succès est assuré pour toute la semaine, et d'ici à samedi prochain, la salle ne désespérera pas.

THEATRE TULANE.

Réouverture.

EGENIE BLAIR.

La réouverture du Tulane a été un véritable événement, non seulement parce que le théâtre rouvrait ses portes, mais aussi et surtout, parce que la pièce qui n'est pas précisément une nouveauté fournissait à Egenie Blair l'occasion de se faire entendre et applaudir.

La pièce, «A Lady of Quality», a été montée avec beaucoup de soin. Les décors sont superbes, les costumes d'une grande fraîcheur et, comme nos lecteurs le savent d'expérience, Miss Blair porte ses brillantes toilettes avec une grâce et une élégance rares.

Elle a, dans plusieurs scènes extrêmement dramatiques, déployé un talent hors ligne. Elle est véritablement ce que l'on appelle une artiste; elle sait se transformer des pieds à la tête dans ce rôle, et personifier merveilleusement le personnage qu'elle a à représenter.

Le rôle de Clorinde est un des meilleurs qu'elle ait jamais interprétés. Le succès a été complet, d'un bout à l'autre de la pièce, et nous invitons chaleureusement nos lecteurs, surtout les amateurs et les



La dernière mode, l'Alpine.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Frois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

\$12.00... Un an \$100.00... 6 mois \$50.00... 3 mois \$25.00...

Pour la Belgique, le Canada et l'Etranger, port compris :

\$16.00... Un an \$150.00... 6 mois \$75.00... 3 mois \$37.50...

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

\$3.00... Un an \$25.00... 6 mois \$12.50... 3 mois \$6.25...

Pour la Belgique, le Canada et l'Etranger, port compris :

\$4.00... Un an \$30.00... 6 mois \$15.00... 3 mois \$7.50...

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît le dimanche dans l'édition quotidienne, nos abonnés y ont droit.

Les personnes qui veulent s'abonner s'adressent aux bureaux de l'Abelle.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

22 Commencé le 31 août, 1899

DETRESSE

MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

PREMIERE PARTIE.

LE PACTE.

Suite.

Dans la ville, elle se montra chez deux ou trois fournisseurs, bavarda quelque temps en

ayant soin de leur parler de sa tante malade; puis elle revint sur ses pas, et s'arrêta enfin dans le faubourg de la Nouvelle-France, chez le débitant de tabac logé près de l'avenue de la Gare.

Elle connaissait la femme depuis longtemps, car cette dernière avait été autrefois son amie d'enfance.

Comme elle s'y trouvait à l'heure du souper, elle dut accepter de prendre sa part du repas, et vers huit heures et demie seulement, elle se leva en annonçant bien haut qu'elle retournerait à la ferme des Frères.

En réalité, elle allait à la gare, où elle devait attendre Dufresne, et où il lui fallait entrer plus tôt qu'elle ne le voulait cependant, car le ciel, depuis une heure, s'était chargé de nuages orageux, et la pluie menaçait à chaque minute.

Bientôt l'obscurité devint opaque, enveloppa les êtres et les choses comme d'un voile épais et lourd, un calme angoissant pesa subitement sur la nature, dans une sorte d'assourissement précoce de la tempête.

Rosalie la Borgne, impressionnée, pour ainsi dire magnétiquement, comme tous les tempéraments nerveux que l'approche de l'orage électrise, frissonnait involontairement dans la gare, impatient de voir arriver celui qu'elle attendait, et d'en finir.

Eufu le train fut signalé, elle se leva tremblante, impressionnée, sans savoir pourquoi, sortit de la gare, et se posta sur le trottoir qui borde les bâtiments, près de la porte de sortie.

Une trépidation sourde... le bruit métallique des rails, le halètement de la machine, dont le sifflement strident la fit sursauter, puis l'arrêt brusque, les cho des portières ouvertes et refermées.

Le train était en gare. Elle regardait attentivement, de son oeil unique, au rayon puissant, tous les voyageurs qui sortaient.

Enfin, elle vit paraître celui qu'elle attendait et qui, pour se faire reconnaître, tendit de la main gauche un mouchoir blanc déployé.

Et tout de suite elle le reconnut. C'était Dufresne, «le Foinard», un peu vieilli, la démarche fatiguée, les épaules légèrement voûtées, mais toujours d'allure sournoise et quasi féline.

Et toujours aussi, son même regard aigu, presque ornel, glissait sous ses paupières un peu tombantes, dans son visage glabre et fané comme celui d'un vieux comédien, ou la bouche pincée, presque sans lèvres, mettait comme un trait de méchanceté durement soulignée.

Lui aussi l'avait reconnue du premier coup d'oeil. Il vint à elle, entra son mouchoir et sans préambule lui dit,

l'accout paterno: — Eh! mais, je ne me trompe pas, c'est Rosalie, Mme Julot. Je m'en doutais bien un peu...

Allons, la connaissance est tout de suite faite; vous me re mettez, n'est-ce pas? — Oh! très bien, fit-elle, craintive, et regardant derrière Dufresne le compagnon inconnu qui suivait docilement.

— Monsieur est avec vous? demanda-t-elle. — Oui, ma chère, monsieur est un jeune homme du meilleur monde, très intéressé lui-même à la question qui nous réunit tous deux aujourd'hui, et qui sans doute fait l'objet des préoccupations de personnes plus importantes.

Puis en présentant son compagnon: — M. Jules Lévéque, rentier à Paris, orphelin, pour le moment.

A ces mots, Monseigneur du Surin, car c'était lui, naturellement, fit une légère inclination de tête, mais sans desserrer les dents, le regard fixé sur la Borgne qu'il semblait étudier déjà.

— Voyons, reprit Dufresne, où allons-nous aller pour causer à l'aise? — Mais, j'en sais trop, je ne vois point, répliqua la Borgne, gênée par la présence de Monseigneur du Surin, et d'ailleurs intimidée par les souvenirs qui touchaient le Foinard, remontaient maintenant tumultueux en son esprit.

— Mais, continua-t-elle, je ne crois pas qu'il soit tout à fait prudent de nous rendre dans un établissement, où nous serions certainement en ensemble.

Vous savez, en province, on est curieux et puis on écoute sans en avoir l'air, on pourrait être entendus par des gens du pays.

— C'est très juste, fit Dufresne, conciliant; dans ce cas, il me semble que le meilleur serait d'aller sur la route un peu loin.

— Non, y a mieux que ça, dit la Borgne après un court instant de réflexion. Suivez moi, je vas d'abord vous conduire sur le bord de la Marne; après nous prendrons le chemin qui longe la rivière, en allant sur Blèmes.

— La, on sera sûr de ne point rencontrer personne. — Et puis, ça fait ça, comme ça, vous me reconduirez un peu, tout en allant, si toutefois vous ne craignez pas le mauvais temps.

— Entendu, bien que je n'aime ni la pluie ni l'orage, mais puisque on ne peut pas faire autrement, allons-y!

Sur cet acquiescement, le Foinard et Monseigneur du Surin, après l'échange d'un regard rapide et expressif, suivirent la servante qui s'engagea d'abord sur la grand-route, vers le passage à niveau de chemin de fer, puis descendit la rampe sur sa gauche, et s'engagea bientôt enfu dans un sentier appelé les

Filloire, qui mène directement au bord de la Marne.

Tous trois marchèrent silencieux et pressés; involontairement impressionnés par les roulements de la foudre qui commençaient à gronder sourdement au loin, et par les larges éclairs qui zébraient à chaque moment l'horizon de lueurs aveuglantes.

Ce fut seulement quand ils se trouvèrent en face du village de Blèmes, sur le chemin de halage absolument désert, bordé à droite par de vastes champs assombriés et dénudés depuis la moisson, qu'ils s'arrêtèrent d'un tacite accord, prêts à parler enfin.

— Voyons, dit Dufresne le premier, nous voilà, je crois, dans un endroit bien tranquille, car nous sommes maintenant... — Si vous voulez, approuva Rosalie.

— Vous m'avez écrit, il y a deux jours, pour me demander certains renseignements confidentiels, mais vous ne m'avez pas dit dans quel but vous désiriez les obtenir, ni pour le compte de qui vous me les demandiez?

— Or, avant de vous dire ce que je sais relativement à l'affaire en question, j'ai tenu ma bonne Rosalie, à voir par moi-même de quoi il retournait exactement, et je vais prendre la liberté de vous adresser quelques questions indispensables.

— Je verrai bien si je dois vous

répondre, répliqua sèchement la Borgne, que ce long préambule avait mise sur ses gardes instinctivement.

— Bien sûr, quoique, dès maintenant, vous soyez moralement engagée vis à vis de moi, par le fait même de votre lettre que je conserve précieusement.

A ces derniers mots, un éclair s'alluma dans l'oeil unique de la servante; elle comprit qu'elle était tombée dans un piège, maladroitement tendu par elle-même.

— Oh que vous voulez en venir? demanda-t-elle impatientée. — Pouvez-vous, oui ou non, me fixer sur les choses que je vous ai demandées; en vous payant, bien entendu? — Pour moi, v'la toute l'affaire. — Pour vous, peut-être, mais en ce qui me concerne, c'est autre chose.

Et, maintenant que nous sommes là certains de ne pas être dérangés, je vous prie de me confier ce que j'exige de vos confidences.

— Quoi donc? quelles confidences? — Je vous l'ai dit déjà: savoir pour le compte de qui vous travaillez, et dans quel but? — J'ai un intérêt très grand à connaître vos choses-là, surtout en ce moment, et il vous serait à présent parfaitement inutile de jouer au plus fin avec moi.

Vous devez vous souvenir de mon surnom?